



CLASSIQUES  
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 126, 1992 – 2, *Un événement : L'annonce faite à Marie. Un film d'Alain Cuny d'après Paul Claudel*, p. 28-30

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15422-8.p.0036](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15422-8.p.0036)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1992. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## En marge des livres

Paul Claudel, *Les Agendas de Chine*, texte établi, présenté et annoté par Jacques Houriez, Collection du Centre Jacques-Petit, l'Age d'Homme, Lausanne, 1991, 343 p.

Conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, ces quatre carnets des années 1896, 1897, 1898 et 1899 forment un ensemble indispensable à la connaissance du poète lors de son premier séjour en Chine. Déjà, les deux ouvrages majeurs de Gilbert Gadoffre (*Claudé et l'Univers chinois*, 1968) et de Gérard Antoine (*Paul Claudel ou l'Enfer du génie*, 1988) y avaient puisé une matière que le petit format et le caractère extrêmement allusif des notations ne laissent pas toujours soupçonner. Grâce à la présente édition, due au soin méticuleux de Directeur du Centre de Recherches Jacques-Petit, ces précieux Agendas sont désormais accessibles à un plus large public.

Le travail effectué pour reconstituer le texte de chaque page force d'abord l'admiration. En effet, non seulement les indications sont souvent elliptiques et portées simplement au crayon, mais de nombreux mots ou noms propres sont abrégés, voire réduits à une seule lettre. Certes, ces notes obéissent à un certain code, notamment pour l'emploi des initiales, mais il aura fallu certainement à Jacques Houriez une longue patience et une grande rigueur pour dissiper les équivoques possibles et lever la plupart des ambiguïtés. Pour une large part, la minutie de ce décryptage a été rendue possible par la consultation des Archives consulaires, dont les dossiers sont maintenant déposés à Nantes. Les journaux de l'époque, dont certains articles auraient été rédigés par Claudel, sont également utilisés et cités en annexe.

Mais, plus encore que les qualités techniques d'une telle édition, il y a lieu de souligner ici les remarquables aperçus que ces carnets ouvrent sur le monde claudien et sa genèse en Chine. A cet égard, l'Introduction, intitulée «le Regard intérieur», fournit une substantielle base de réflexion. Elle rappelle bien les principales péripéties de la carrière du diplomate. Sur les premiers succès de l'économiste et du négociateur dans des affaires aussi délicates que celles de l'arsenal de Fouchéou ou de chemin de fer de Hankéou, on disposait déjà de plusieurs éléments. En revanche, d'autres questions, telles que la reconstruction de l'église de Monyang ou le violent affrontement qui éclate à Shanghai, pendant l'été 1898, au sujet de la pagode dite de Ningpo, étaient moins connues. De même, la position, relati-

vement mal définie, qu'occupe Claudel jusqu'à sa titularisation comme vice-consul (plus de trois ans après son arrivée en Chine !), ses relations personnelles avec les autres agents du Quai d'Orsay et ses interlocuteurs chinois sont bien mises en évidence. À l'exception d'une fâcheuse erreur oncernant la date du traité de Shimonoseki (p. 14 : 1895, et non 1905), le texte de présentation de J. Houriez apporte toutes les précisions nécessaires et on peut facilement les retrouver dans l'index, qui est particulièrement fourni.

Pour le poète et le dramaturge, il est certain que ces *Agendas*, le plus souvent au détour d'une simple ligne, donnent des point de repère très importants, aussi bien pour dater plus précisément la composition de telle ou telle œuvre que pour retrouver la source des images et des thèmes qui ont alors inspiré l'écrivain. On sait que ces premières années en Chine ont été extraordinairement fécondes. L'ignorance de la langue ne semble pas avoir constitué un obstacle (1). Au fil des nombreuses promenades que son poste à Foutchéou lui laisse le loisir d'entreprendre, les hommes et les paysages lui parlent directement, comme des caractères d'une écriture qui n'appartiendrait qu'à lui. Outre *Connaissance de l'Est*, c'est alors qu'il écrit *Le repos du septième jour* et achève la deuxième version de *La jeune fille Violaine*. Du premier de ces titres, G. Gadoffre a publié, en 1973, une édition critique très complète et J. Houriez, en 1987, a fait de même pour le second. Il peut donc sembler inutile de s'étendre davantage sur cet aspect de carnets, qui a été très bien exploité.

Sur l'homme et les diverses formes de sa vie intérieure, le texte des *Agendas* est à la fois d'une concision et d'une richesse surprenantes. En dehors de ses démarches officielles, de ses voyages et de ses multiples déjeuners ou dîners, Claudel trouve le moyen de tout noter, y compris tel point de sa méditation spirituelle. Jour après jour, les moindres détails de sa pratique religieuse sont dûment consignés, de même que les nombreux moments de faiblesses, marqués par «les mauvaises pensées» ou les «tentations». Comme l'indique J. Houriez (p. 10), il s'agirait là d'un aspect important dans la mesure où la rédaction même de ces carnets aurait été entrepris «à l'instigation d'un directeur de conscience». Dans ce contexte, où la dévotion sert encore de rempart contre les assauts de la sensualité, on peut imaginer l'effet qu' a dû provoquer l'apparition d'Ysé. Sur ce point, l'examen du manuscrit, ainsi que la prise en compte des passages subséquents, semble bien indiquer que la première rencontre avec Rosalie Vetch aurait eu lieu, en l'absence du mari, le 3 octobre 1899. et non le 19, comme on le croyait jusqu'à présent. Sur le voyage d'agrément que Claudel a fait au Japon au printemps 1898, le présent volume reproduit également en annexe les pages séparées que le poète a rédigées en cours de route.

Ces *Agendas* en annonceraient-ils d'autres ? Ceux de 1901-1904 auraient-ils entièrement disparu ? De deux choses, l'une : ou bien ils ont été détruits, et ce serait bien compréhensible, ou bien ils existeraient, au moins dans l'esprit d'un commentateur soucieux de rallonger sa copie. Mais il faut bien avouer que la lecture des premiers donnent fort envie de parcourir les seconds, s'ils subsistent, ainsi que d'aucuns le pensent.

---

(1) A ce propos, l'ouvrage récent de Gilles Manceron sur Segalen (J.C. Lattès. 1991. p. 15-17 : «En Claudel, il a admiré profondément l'écrivain en qui il a vu toute sa vie le plus grand poète français contem-

porain ; mais il a jugé sévèrement l'homme qu'il trouvait «faux», lui reprochant d'être étroitement refermé sur la culture occidentale et de refuser de pénétrer véritablement les mœurs et la langue du pays où il résidait [...] Comme Maupassant [?], Segalen a cherché dans l'esprit humain l'expression du mystérieux et à l'inverse de Claudel, avec lequel il a entretenu pendant dix ans une sorte de longue polémique [?], il a refusé de faire appel à la transcendance pour tenter d'approcher la part d'étrangeté à soi-même profondément inscrite en chaque individu») force nettement le trait.

Le premier portrait aux «yeux porcelaine très vifs» (p. 292) est plus ressemblant, de même que, probablement, la «poignée de main un peu grasse et molle» (p. 294). Mais, si les critiques de l'administration pour un consul qui «s'était refusé de tout son séjour à apprendre un mot de chinois» (p. 293) sont peut-être justifiées, à condition d'être vérifiées, le mystique à l'état cultivé de Connaissance, de quelques passages placés sous le signe du dragon, sinon des petits poèmes chinois du Figaro littéraire, vaut plus de considération de la part du biographe de l'«exote». Quant à la tentative de conversion finale (p. 478 sq.) juste avant la tragédie, encore inexploitée, aurait-elle eu le moindre sens si le poète des Immémoriaux n'avait été de souche catholique et lui-même animé d'une mystique moins sauvage, à l'instar des pardons de granit au milieu desquels il était né ? Enfin, comment assimiler le «proselyste» P.C. et le Perse Saint-John qui aurait été jusqu'à «user de toute son influence auprès de Jean Paulhan» pour que «la Maison Gallimard ne publiât pas les œuvres de S.» (p.483) ? Mystères de la grâce et de l'humaine perfidie.

Paul BADY

## Claudel Studies, Vol. XVIII, 1991, number 2

On trouvera dans cette livraison de quoi répondre aux curiosités les plus diverses des claudéliens. Pour les historiens, voici la fin de l'étude de Christopher Flood sur «Paul Claudel et Charles Maurras» : ne négligeant aucun texte, en révélant plus d'un, l'auteur arbitre avec équité l'affrontement des deux hommes, au temps de «l'affaire Claudel» (1930), de l'échec à l'Académie (1935) et, finalement, du procès de Maurras : Lyon (1944), où la bonne foi du témoin à charge n'alla pas sans quelque précipitation de pensée.

Une vétulle : ne faut-il pas, au lieu de «Charles Benoît» (sic), lire : Pierre Benoît (p. 7) ? Aux amateurs de tradition Michel Brethenoux ouvre «Partage de Midi» comme espace initiatique» : se défendant de «verser dans la manie ésotérique» (p. 25), il y verse pourtant. Pascal Dethurens, en faisant une lecture parallèle des *Cent Phrases* et du *Soulier de Satin*, éclaire remarquablement quelques passages du drame réputés obscurs. Les curieux de Sources goûteront l'enquête de Pascale Alexandre, «Réminiscences antiques dans *Tête d'Or*» : Sur Eschyle, elle semble ignorer les travaux de Pierre Aquilon et de William H. Matheson ; sur Plutarque en revanche, elle apporte du neuf.

Moses M. Nagy clôt ce numéro par un excellent et substantiel panorama bibliographique (p. 53-71)

Marius-François GUYARD